



Boers priant pour les soldats tombés dans la bataille.

Un correspondant de la "Sphère", un journal illustré de Londres, écrit, entre autres choses intéressantes, qu'après un des combats aux environs de Ladysmith, les Boers ont aidé les Anglais à enterrer leurs morts. Puis, ajoute-t-il, quand notre commandant eut lu le service funèbre, un des Boers s'est avancé et a fait une courte prière dans laquelle il a exprimé l'espoir que la guerre prendrait bientôt fin. Et pendant que nous restions découverts, ils ont entonné une hymne en hollandais. Cette scène, dit le correspondant, est une des plus pathétiques de la guerre sud-africaine, et elle prouve, après tout, que tous les hommes sont frères.

OSMAN - PACHA N'EST PAS MORT.

La mort d'Osman-pacha est démentie par une dépêche qu'on lira plus loin. Nous croyons intéressant de publier sur lui les quelques notes biographiques suivantes:

Osman-pacha (Osman-Nuri), est né dans l'Asie Mineure, à Tokat, en 1832, d'après les uns; à Amasia, en 1837, d'après les autres. Il entra en 1850 à l'Académie militaire de Constantinople, et en sortit dans la cavalerie en 1854. Il fit la guerre d'Orient sous Omer-pacha, celle de 1860 contre les insurgés de Syrie, et fut envoyé, en 1867, en Crète, où il se distingua à la prise du couvent fortifié Hagia-Georgia, et devint lieutenant-colonel. Après avoir pris part à l'expédition de Redif-pacha dans le Yémen, il fut nommé général de brigade en 1874, général de division l'année suivante, appelé à Constantinople et mis à la tête d'un corps d'armée réuni à Widdin pour opérer contre les Serbes. Il prit l'offensive, conquit l'importante position de Satschar, et devint «muschir» (maréchal). Lors de la conclusion de la paix avec la Serbie, il resta commandant du corps de Widdin. Après le passage du Danube par l'armée russe, près de Sistova, en juillet 1879, Osman-pacha accourut avec son corps d'armée et 174 canons, pour défendre les positions, défait près de Plewna le 9e corps d'armée russe, fortifia cette ville d'une manière formidable, et infligea le 14 septembre une sanglante défaite aux armées russes et roumaines réunies, qui perdirent près de 30,000 hommes.

Il reçut alors le titre de «gazi» (victorieux) et la décoration de l'Osmanie en brillants. Cependant le manque de vivres commençait à se faire sentir dans la ville assiégée le 10 décembre 1877. Osman résolut un effort suprême pour forcer les lignes ennemies; les Turcs firent des prodiges de valeur, mais durent céder devant le nombre. Osman lui-même, blessé à la jambe, ne pouvant continuer la lutte, capitula avec son armée: plus de 40,000 hommes furent faits prisonniers, 400 canons tombèrent dans les mains des Russes, et la route de Constantinople leur fut ouverte. Après la paix, Osman revint de Russie et fut immédiatement chargé de la reconstruction de l'armée (mars 1878). Il fut nommé ministre de la guerre, commandant la garde impériale grand maître de l'artillerie et grand maréchal du palais. Bientôt il acquit sur l'esprit du sultan une réelle influence. Accusé par deux marchands, Fuad et Nusret, de mauvaise administration, même de dilapidation, devant le sultan en personne et devant le conseil des ministres, il obtint que l'affaire restât sous ses suites (juin 1879). C'est à son influence et à celle du cheik-ul-Islam qu'on attribue le renvoi du grand vizir Khereddin-pacha. Après avoir donné, au mois de juillet 1880, sa démission de ministre de la guerre, il fut rappelé à ce poste, trois fois de suite pour plus ou moins de temps: le 10 janvier 1881, le 3 décembre 1882 et le 27 août 1883.

Osman-pacha a publié: «Guerra d'Orient, défense de Plewna», d'après les documents officiels et privés, réunis, sous sa direction, par le général Mouzafer-pacha et le lieutenant-colonel Taalat-bey (1889).

OSMAN PASHA VIVANT. Constantinople, Turquie, 22 mars.—Il n'y a rien de vrai dans le rapport publié aux Etats-Unis annonçant la mort d'Osman Pasha, le héros de Plewna. Le célèbre général turc est malade depuis une semaine, mais son état s'améliore.

EXPOSITION Universelle de 1900

Le ministre du commerce a saisi la Chambre d'un projet de loi autorisant le gouvernement à faire dans l'ordre de la Légion d'honneur, à l'occasion de l'Exposition de 1900, des nominations et promotions imputables tout d'abord sur la réserve créée par l'article 2 de la loi du 28 janvier 1897, et dont le nombre ne pourra dépasser: 2 grands-croix, 7 croix de grand-officier, 25 croix de commandeur, 166 croix d'officier, 500 croix de chevalier.

L'exposé des motifs du projet de loi est ainsi conçu: Lors des Expositions universelles antérieures, le gouvernement n'a jamais manqué de décerner des croix de la Légion d'honneur à ceux des artisans et des grandes manifestations qui s'étaient le plus exceptionnellement distingués. Les décorations ainsi accordées lui apparaissent comme la légitime récompense des efforts accomplis pour la gloire du pays dans les œuvres de la paix et en même temps comme un puissant moyen d'émulation.

C'est pour obéir à ces considérations qu'il a été distribué aux précédentes Expositions universelles de Paris: en 1855, 171 décorations; en 1867, 230; en 1878, 400; en 1889, 502 (y compris 2 grands-croix élevées sur le contingent ordinaire). Deux lois du 28 janvier et du 10 avril 1897 ont définitivement consacré cette tradition. La première, en fixant le nombre maximum des croix de tout grade sans traitement, a constitué une réserve dont l'un des objets essentiels est précisément de pourvoir aux besoins des expositions. La seconde a renforcé cette réserve en la faisant bénéficier d'extinctions qu'auparavant ne lui profitaient pas.

Il est facile de se convaincre, par l'examen des travaux préparatoires, que les prévisions concernant l'Exposition universelle internationale de 1900 n'ont pas peu contribué au vote de ces lois. Au moment où elle va s'ouvrir, nous sommes certains de répondre aux vœux des Chambres en leur demandant l'autorisation de procéder à des nominations et promotions exceptionnelles dans la Légion d'honneur.

Une augmentation du chiffre de 1889 s'impose pour 1900. D'une part, en effet, le nombre des exposants est plus considérable. D'autre part, l'ampleur des travaux et l'importance des opérations sont incomparablement supérieures. Tandis que la loi du 16 juillet 1889 limitait les dépenses de l'Exposition de 1889 à 43 millions de francs, le projet de loi du 13 juin 1896, d'une somme fixe de 100 millions et d'un appoint indéterminé correspondant aux recettes accessoires. Au lieu d'être exclusivement provisoires, les constructions présentent en partie un caractère définitif. Paris sera ainsi doté de deux palais des arts, et d'un pont monumental sur la Seine. Pour une telle entreprise, l'Etat, justement soucieux de montrer l'art français sous toutes ses formes et dans son épanouissement, a fait appel au talent d'une pléiade d'artistes, dont le concours lui a été particulièrement précieux.

Enfin, l'Exposition de 1900 comprend à titre d'élément nouveau, un ensemble de concours embrassant les diverses branches de l'éducation physique, dont le développement importe tant à l'avenir de la race française.

Rien de plus rafraichissant, de meilleur que l'Abita carbonisée. On trouve partout.

LA CONVERSION M. BRUNETIERE.

L'autre jour, à Besançon où il avait été invité par la conférence de Saint-Thomas d'Aquin, M. Brunetiere a fait la déclaration que voici:

«Monsieur le président, «Je vous avoue que je suis un peu confus. Je sais bien qu'on ne se voit jamais bien soi-même, et je n'étais pas habitué à me voir sous un jour si lumineux. Permettez-moi de remercier la conférence de Saint-Thomas d'Aquin de m'avoir donné cette sensation très douce, mais aussi très dangereuse, de mon importance. «En réalité, je ne croyais pas avoir tant fait en m'attaquant aux ennemis que vous venez d'énumérer. J'ai fait d'abord ce que me dictait ma conscience, par philosophie, comme un homme qui comprend les choses de son temps.

«J'ai vu qu'il existait une certaine école dont les adeptes avaient la rage de se mettre toujours en scène, et de ne parler d'autre chose qu'à propos d'eux-mêmes. Et ce que j'ai ressenti d'abord, c'était un mouvement de mauvaise humeur, qui répondait, je le compris plus tard, à des choses plus claires et plus certaines.

«Cet individualisme avait plus que des conséquences littéraires: c'était une sorte de dissolvant moral, un agent de dislocation des idées traditionnelles sur lesquelles la France avait vécu jusqu'alors.

«Alors je me suis élevé plus haut. J'ai vu que c'était un devoir pour moi de ne pas me retirer dans la tour d'ivoire au moment du combat. Et petit à petit, parmi tout ce que j'apprenais à l'école de Bossuet, j'ai appris ce qu'était le catholicisme. J'ai su qu'il brisait de toute manière l'indifférentisme et qu'il unissait l'internationalisme dont vous nous parlez tout à l'heure. Et, indépendamment de toute idée personnelle, il me suffisait, pour me déclarer catholique, de voir que le catholicisme et la grandeur de la France étaient deux choses inféodées l'une à l'autre.

«Et depuis, plus j'ai étudié, plus j'ai vu, plus j'ai vécu, plus j'ai franchi les épreuves si nombreuses du temps présent, et plus je me dis catholique, avec plus d'autorité et plus de conviction que jamais.

«Et je me félicite que j'aie commencé cette évolution il y a quatre ans, à Besançon, et que le terme de cette évolution, ce soit encore à Besançon que je l'affirme.»

M. Flournoy n'est pas un ému.

de Jules Verne, comme on pourrait le croire. C'est un grave professeur à la Faculté des sciences de Genève. Il a observé attentivement, scientifiquement pendant trois ans cette dame X.... Elle est sujette à des accès de somnambulisme pendant lesquels elle raconte une série d'aventures qui lui seraient arrivées au cours d'existences supérieures: elle vécit une première existence dans l'Inde, une seconde en France, à la fin du dix-huitième siècle, et une troisième dans la planète Mars! Dans l'état de veille, Mme X. ne se rappelle rien. C'est seulement en état d'hypnose qu'elle parle, abondamment alors.

Elle parle arabe, elle parle français, elle parle même un langage inconnu que tous les savants ont reconnu pour du martien. On se demande en vain à quel signe. Nul doute que cette revenante de Mars ne soit appelée à faire grand bruit sur notre globe inférior. Tout le monde ira à la Bodinière l'entendre conférer sur sa planète porigine et compléter les informations imparfaites des astronomes.

On se rappellera peut-être que le Pays, journal de l'Empire, annonça en juin 1864, la découverte d'un habitant de Mars inclus dans un aéroliite, qui venait de tomber en Amérique, au fond d'une mine. Ce Martien ressemblait assez aux gens de la terre, sauf qu'il était plus court que la plupart, n'ayant guère plus de trois pieds et que son nez était en forme de trompe.

Mais on n'en put tirer aucun renseignement sur sa planète, car il était mort.

On se demande à quel signe on reconnaît qu'il venait de Mars, plutôt que de la lune. Une visite de lunatique à certains astronomes s'explique tout naturellement.

COMPTES RENDUS DE LA LATHÉNÉE LOUISIANAIS. Fascicule du 1er mars 1900. SOMMAIRE. Prochs-verbaux. Le Bayou Ouisqui, — M. le Dr Louis G. Le Beuf. Voyage en Savoie, — M. le Juge Emile Kost. Cyrano de Bergerac et le Pédant Jour, — M. le Prof. Alcege Fortier. Le Chapeau du Préteur, conte, — Joseph le Beauz.

AMUSEMENTS. THEATRE TULANE. Ce soir, le Tulane donne à ses habitués une excellente représentation de «Vice-Roy», une des pièces les mieux montées du répertoire des Bostoniens. Hier soir, c'était le tour des «Smugglers», des contrebandiers. Cette heureuse semaine se terminera par une brillante exécution de Robin Hood. Les Bostoniens peuvent se vanter d'avoir fait de belles salles, depuis dimanche. Pas un succès n'a raté: pas une représentation qui n'ait été bruyamment applaudie. Malheureusement la série de succès se termine demain. Ils seront remplacés par la compagnie à la tête de laquelle se trouvent Frances Drake et Wim Morris, qui nous donnera «The Adventure of Lady Urrale», une comédie qui joint d'une grande réputation et a obtenu de brillants succès.

GRAND OPERA HOUSE. Le drame guerrier «Northey Light» attire toujours la foule et est constamment et chaleureusement applaudi par les habitués du Grand Opera House. Dimanche prochain, en matinée à 2 heures, première du grand mélodrame «The Great Diamond Robbery» qui est appelé à un grand succès. La scène se passe à New York. La mise en scène est splendide et les premiers rôles sont confiés à M. Wm Farman et à Miss Esther Lyon. Inutile d'en dire davantage.

CRESCENT THEATRE. Hier, «A Texas Steer» avait encore attiré une superbe salle au Crescent. La pièce est si attrayante et ses interprètes si habiles! Dimanche soir, première apparition de Murray and Mack, deux comédiens très populaires et très amusants. Ils sont, du reste, entourés d'une excellente compagnie, qui vient de se faire applaudir partout où elle a pu faire preuve de ses talents. Le titre de la pièce de début est «Finney's Ball». On vante beaucoup le talent tout-à-fait exceptionnel de Miss Kittie Beck, une des étoiles de la scène américaine.

L'ESPRIT DES AUTRES. A l'ambulance. Deux malheureux qu'on a relevés à moitié égarés sur la voie publique font la caquette. —Par quoi avez-vous été renversés? demanda l'un à son compagnon. —Par un fiacre, répond ce dernier. Le premier interlocuteur, se rengorgeant. —Moi, c'est par une voiture de maître.

M. X..., le mélomane bien connu, offre à quelques dilettantes de ses amis le régal d'un soir musical dont le «clou» est l'ouverture du «Reischütz». —Joseph, dit-il à un domestique, pendant l'ouverture vous ne laissez entrer personne. Un retardataire se présente. Joseph, barrant la porte, un doigt sur les lèvres: —Fermé pour cause d'ouverture!

A la commission des affaires militaires du Sénat. Washington, 22 mars.—La commission des affaires militaires du Sénat a présenté aujourd'hui un rapport favorable sur un projet de loi ajoutant six officiers au service des subsistances de l'armée, un colonel, un lieutenant-colonel et quatre capitaines. La commission a présenté également un rapport autorisant le versement des indemnités de voyage aux soldats de l'armée régulière et de l'armée des volontaires quand ils sont libérés par ordre du ministre de la guerre et déclarés par lui admissibles à recevoir les dites indemnités.

La réponse du gouvernement hollandais aux présidents Kruger et Steyn. La Haye, Hollande, 22 mars.—Après mure délibération le gouvernement hollandais a envoyé aux présidents Kruger et Steyn une réponse dans laquelle il dit qu'il regrette de ne pas pouvoir accéder à leur demande d'intervention dans la guerre sud-africaine, après la déclaration formelle du gouvernement britannique de n'accepter aucune intervention. Il est ajouté, toutefois, que le gouvernement des Pays-Bas sera toujours prêt à soutenir des mesures tendant à la restauration de la paix.

TEMPERATURE Du 22 mars 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 8 P. M.

Bureau météorologique. Washington, 22 mars — Indications pour la Louisiane — Temps — pluie vendredi; beau samedi, plus froid; vent d'est à sud.

LA SALUBRITÉ DE LA Nouvelle-Orléans.

Nous n'avons pas l'honneur d'être membre du Bureau de Santé, grâce au ciel. Nous nous en félicitons, nous et tous ceux qui, comme nous, ont le bonheur de n'en pas faire partie. Le fait est qu'il est dans une position difficile, on ne peut plus ingrate. Quoi qu'il dise ou qu'il fasse, il a toujours, ou presque toujours tort, surtout en ce qui concerne les maladies épidémiques, telles que la fièvre jaune et la petite vérole.

S'il se présente quelques cas de fièvre, et qu'il les avoue, comme cela lui arrive toujours, on lui reproche de n'avoir pas pris les mesures nécessaires pour les prévenir. S'il se déclare quelque cas dangereux ou simplement douteux, et qu'il prenne les mesures voulues pour en arrêter court la propagation, on lui reproche de gêner le commerce et de faire à la ville une atroce réputation d'insalubrité.

Si ses rapports sont encourageants et de nature à inspirer la confiance, on lui reproche un optimisme qui frise l'impudence. S'il signale un danger et indique, si timidement que ce soit, les moyens de l'éviter, on l'accuse de pessimisme. C'est lui, dit-on, qui par le bruit qu'il fait à propos de cas insignifiants en eux-mêmes, empire le mal. Pour un peu, on lui reprocherait d'être

la cause des épidémies qui ont affligé notre passé et de les avoir inoculées.

Nous avons sous les yeux des tableaux statistiques qui démontrent qu'il n'y a, en tout cela, rien que des exagérations, et que la salubrité publique, à la Nouvelle-Orléans, ne fait que gagner d'année en année, depuis 1880.

Dans une ville comme la nôtre, où il y a une aussi nombreuse population noire, naturellement négligente, imprévoyante, incapable de prendre les précautions sanitaires les plus élémentaires, il faut commencer par éliminer l'élément de couleur, afin de se rendre exactement compte de la mortalité parmi la population blanche.

Dans une ville comme la nôtre, où il y a un hôpital de Charité, devenu le refuge des malades de la plupart des Etats voisins, qui lui arrivent souvent, presque à l'article de la mort, il est nécessaire d'éliminer cet élément flottant qui jette le trouble dans toutes les tables de mortalité.

Ce qu'il y a de plus intéressant à constater dans ces statistiques, c'est que, en 1897 et 1898, où l'on a tant parlé des ravages de la fièvre jaune, il y a eu moins de mortalité que dans la plupart des années précédentes, où il n'était nullement question d'épidémie. A quoi faut-il attribuer cet étrange résultat? Est-ce au progrès de la science médicale? Est-ce au caractère bénin de la fièvre? Nous laissons aux hommes de l'art le soin de répondre à cette question.

Pour se rendre un compte exact de la mortalité à la Nouvelle-Orléans, il faut séparer les deux éléments, noir et blanc. La différence entre les deux est considérable. Pour la population de couleur, elle a flotté entre 45.56 et 30.89 pour mille, tandis qu'elle n'a été que de 25.29 à 21.93 pour mille pour les blancs.

La mortalité, en général, durant cette période de 19 ans (1880 à 1898), a flotté entre 22.56 et 18.50 par mille. Voilà des chiffres qui sont on ne peut plus rassurants et qui doivent donner à la Nouvelle-Orléans une autre réputation de salubrité que celle qu'elle possède actuellement.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O. 27 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT. Par Georges Madaigue. PREMIERE PARTIE.

X (Suite.) L'audition de ces témoins à charge qui n'avaient rien vu, rien entendu, terminée, commençait celle des témoins à décharge.

Le Pételou et la Pételoune d'abord, racontèrent de façon encore à dériver les assistants leur déception à l'ouverture du testament, puis l'existence de la protégée de Mme Varagniez, la dureté, la méchanceté raffinée de celle-ci, faisant courir des frissons dans l'auditoire, comme par exemple lorsqu'ils narrèrent la dernière grande scène de violence, l'hiver d'avant, quand la maîtresse, traînant la jeune fille par les cheveux, la jetait dans l'escalier de la cave où elle se blessait; ou fit venir un rebouteur qui lui remit l'épaulé de travers, ça se verrait toujours.

Et, comme chaque fois qu'il en avait été question, le cœur de la jeune fille palpait si fort que ses battements soulevaient son mince corsage de mérinos, pendant qu'elle ressentait à la gorge une sensation de strangulation.

Se trouverait-il quelqu'un parmi tous ceux qui écoutaient, sachant le secret, à elle révéler par la vieille Mamette... sachant le nom de son père? Personne ne parla. Elle respira longuement; les pulsations reprirent dans sa poitrine leur cours normal, la sérénité fatale marquant habituellement son front chassa les nuages qui venaient de s'y amasser. La mère Soucaud seule avait su la vérité. Son petit-fils même, qui allait chercher le prêtre, pendant qu'elle confiait à la jeune fille ce secret qu'elle ne voulait point emporter dans la tombe, ne se doutait de rien.

Le seul moment de faiblesse que montra l'accusée, au cours de cette première audience, se manifesta quand il parut à la barre, lui, Albéric, le camarade d'enfance, l'ami dévoué, celui qui l'adorait, et qu'elle aimait. Il parla tristement, simplement, avec un force de conviction qui ébranla les assistants, qui ébranla les jurés, penchant de plus en plus vers la culpabilité.

Albéric hésita; s'il avait pu prouver que Chérie, à l'heure du crime, était auprès de la Mamette? Hélas! à l'instruction, il disait la vérité; il devait la dire encore, même s'il n'eût point couru le risque d'être démenti... et M. le curé qui administrerait la pauvre vieille savait, lui, à quel moment il lui donnait les derniers sacrements.

Et le regard qu'il jeta en s'en allant à celle qui le regardait aussi, regard plein d'une douleur poignante, révélait une confiance invincible, la confiance en son innocence. Le cœur de Chérie en frémit dans toutes ses fibres. Elle sentait que, même condamné, il l'aimerait, l'estimerait. Rien ne le convaincrerait, lui, il n'aurait même point le soupçon d'une culpabilité possible.

Et cela lui suffirait, l'estime d'Albéric. Ce serait la récompense de son héroïsme, si déjà elle n'avait cette autre récompense de sauver de l'opprobre toute une famille, «la sienne». Aussi, lorsque le vieux curé de grands chemins, le «vaga-bond malgré lui», parut à son tour devant les jurés, elle était forte, prête à tout, pour empêcher le mendiant de détourner d'elle l'accusation.

Or, la Bique arrivait, avec cette conviction bien formelle: «Il avait vu l'ombre d'un homme, il en était sûr, il le jurait!» Le pauvre diable levait les deux bras, comme Pierrounet, stylé par lui, — prenait à témoin le Christ, criait que «Mlle Chérie n'avait rien fait».

Et elle, très douce, suppliant également: —Taisez-vous... vous ne me servez pas, au contraire... —Mais pourtant... pourtant... Le vieux, soudain, avait comme un vertige. Il pliait sur ses jarrets, faisait quelques pas en titubant, se rattrapait au bras du garde qui le soutenait, et son équilibre repris, les deux mains sur son bâton, restait la tête basse, mar-

motant des paroles qu'on ne comprenait point. Il ruminait sans doute ces paroles qu'il venait d'entendre, les mêmes que lui disait le premier, six mois plus tôt, M. Claude Varagniez, que lui répétait l'avocat, M. Silvere. Il valait donc mieux se taire? C'était donc vraiment lui nuire que de dire la vérité? Le président répéta: —Maintenez-vous votre assertion, avez-vous vraiment distingué l'ombre d'un homme? Le mendiant relouva la tête et répliqua: —Ma foi, comme le dit la pauvre d-moiselle, je pourrais bien m'être trompé! L'incident que redoutait Me Silvere se produisit alors. Un des jurés souleva cette question: —L'accusée savait-elle que Mme Varagniez faisait d'elle sa légataire universelle? —Non, répondit celui-ci. Mais le point délicat était mis en lumière. Le doute allait toucher les plus brave d'entre eux, le trouble grandissait dans les consciences. Cette fille, son forfait avoué, concentrait toutes les ressources de son intelligence vers ce point: écarter la préméditation; en dehors de cet aveu, elle s'enfermait dans des dégénéralions obstinées. Des membres de la famille de la défunte, interrogés au Val